

J'ai vu...

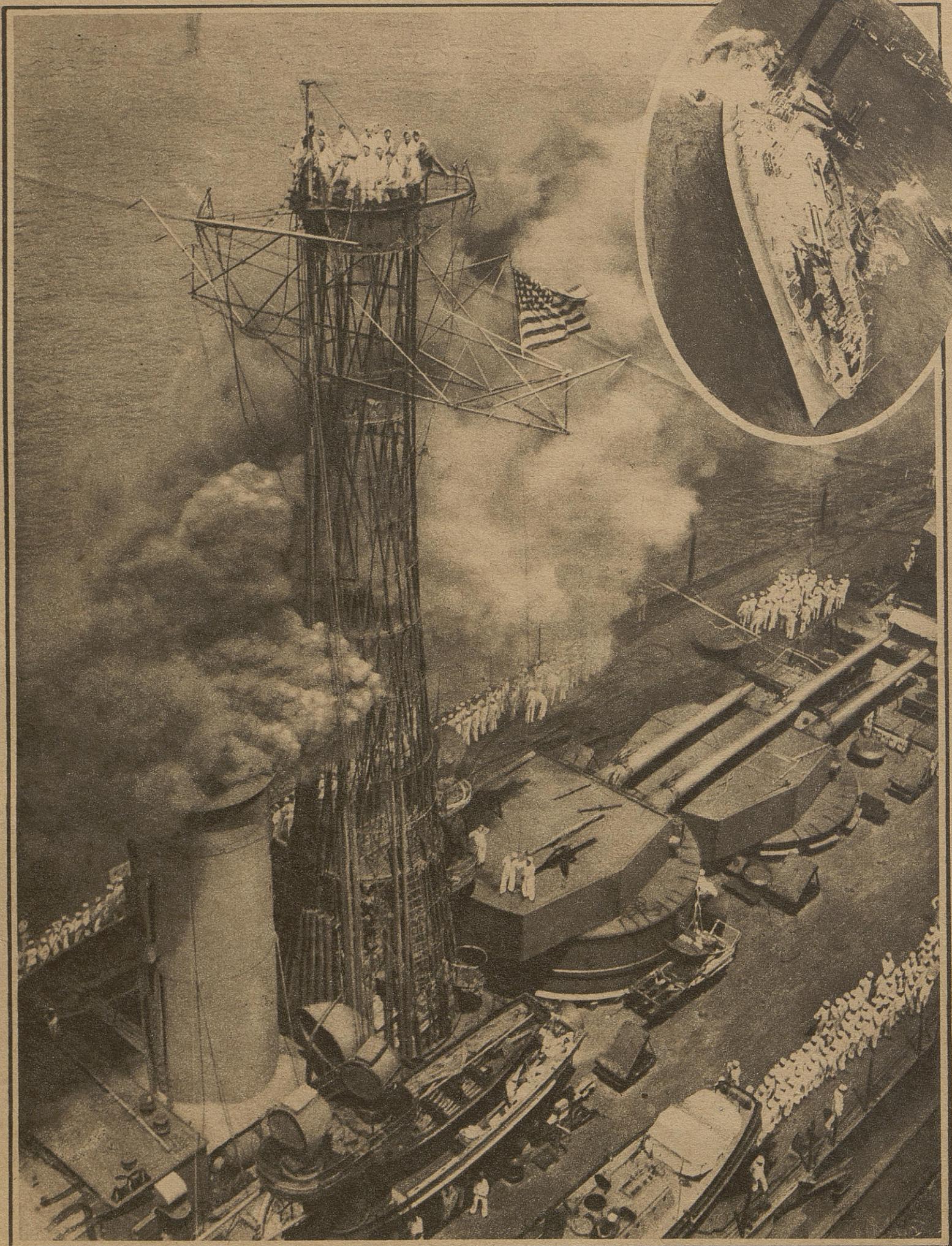


**“ Pour anéantir les desseins
de l'Allemagne, ennemie de
la liberté, nous emploierons
la force entière de la nation ”**

Message du P^{re} Wilson au Congrès du 2 Avril.

F.P. 12

J'ai vu



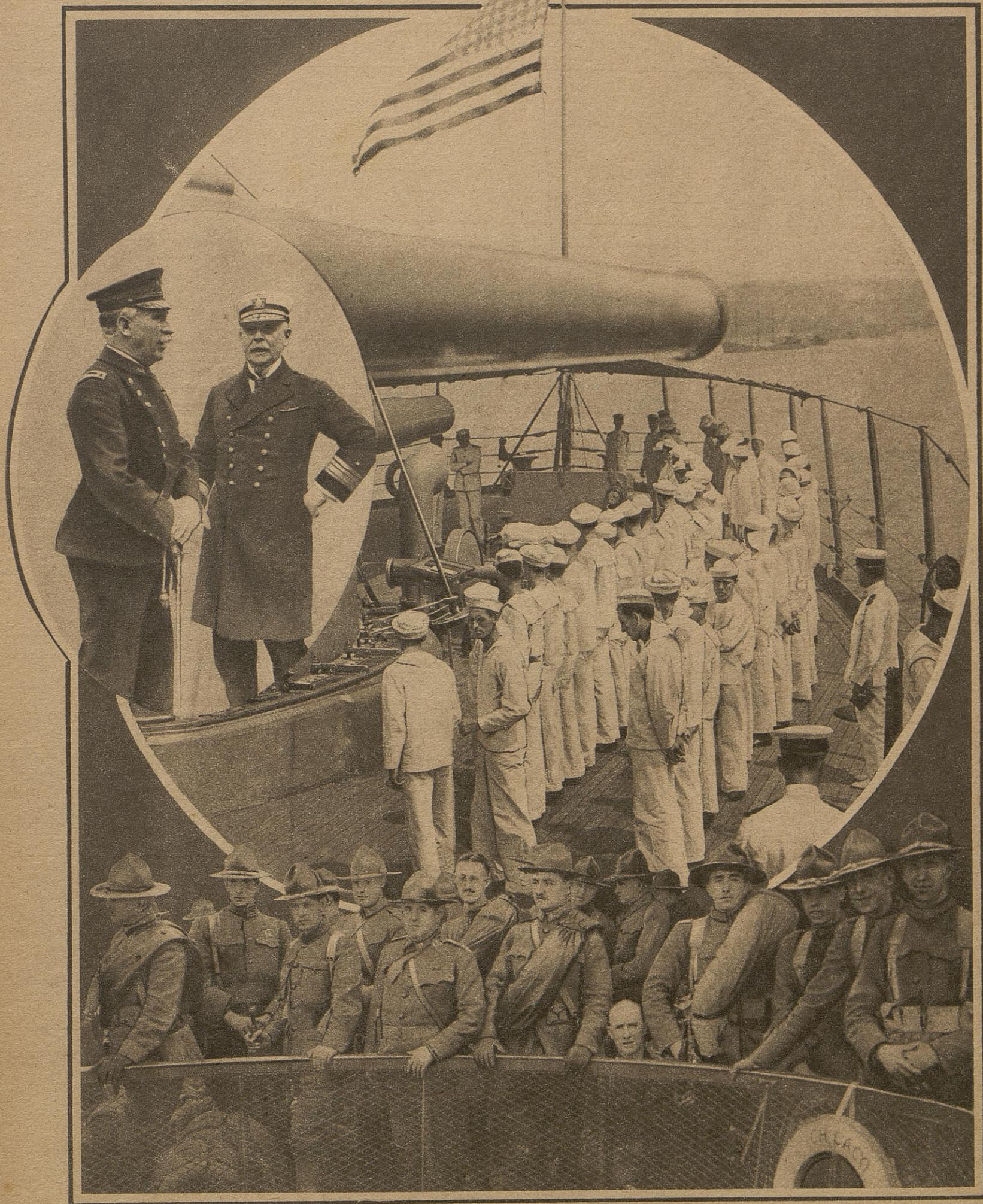
A Bord du Missouri. — En médaillon : le Missouri vu d'un avion.

En cas de conflit, les États-Unis peuvent mettre en ligne plus de 250 bâtiments de guerre de tout rang dont près de 80 grosses unités :

37 cuirassés, 15 croiseurs cuirassés, 16 croiseurs protégés. Quant aux équipages qui montent ces navires, ils ont prouvé, sous les ordres

SOUS LE PAVILLON ÉTOILÉ :

J'ai vu.



L'équipage du Massachusetts sur le pont. — En médaillon : 2 chefs, le general Wood et l'amiral Usher

LA FLOTTE DE GUERRE DES ÉTATS DE L'UNION

de l'amiral Dewey, mort récemment, quelle était leur valeur. Les matelots forment une élite et peuvent rivaliser avec ceux des meilleures

flottes du monde. L'Amérique, comme l'Angleterre, ne craignant que pour ses côtes, a mis tous ses soins au recrutement de ses marins.

DU SANG DANS LA MER ⁽¹⁾

ROMAN INÉDIT

Par GÉRARD BAUER

« Tant à Kiel qu'à Brême nous fabriquons, nous fabriquons. A Cuxhaven, les chantiers sont aussi en bonne voie de fabrication. Avant deux mois nous « sortirons » un sous-marin par semaine... Mais je vais vous quitter, madame, car il est trois heures bientôt et j'ai affaire. »

Il se leva et Maria Lesser l'accompagna jusque dans l'entrée. Levinski demeura seul un moment et s'en fut jusqu'à la fenêtre dont il souleva le rideau.

Il appuya son front contre la vitre et regarda au loin, d'un regard vague, tandis que son haleine embuait le carreau. De cet endroit, on dominait la rade et il apercevait parmi les masses imposantes des *dreadnoughts*, la silhouette trapue, d'un gris sombre, du *Brunswick*.

— Que vais-je apprendre là tout à l'heure? se dit-il. Il suivait des yeux le canot à vapeur d'un commandant, en route vers la terre. L'embarcation légère laissait un sillage léger dans l'eau calme et ensoleillée de la rade. Et tandis qu'il occupait son regard à ne pas perdre ce mince fil blanc tissé par la barque dans l'eau bleue, il pensa :

— Oui... oui... cette fois il faut que je lui parle. Il tressaillit. Maria Lesser était revenue, sans qu'il l'eût entendue et lui disant d'une voix douce.

— Eh bien! vous rêvez?

Il se retourna. Elle était devant lui souple, grande, brune le regardant de ses yeux gris à travers ses longs cils noirs. Sa peau, légère et transparente, était à la naissance du cou d'une blancheur merveilleuse.

— Mais... c'est-à-dire que vous m'avez surpris. Je suis ému.

— Vraiment?

— Vraiment... Il fait un beau temps. Vous permettez, nous allons ouvrir la fenêtre. Le soleil est rare, il faut l'aimer quand il vient et lui faire bon accueil.

Elle ouvrit. Et comme il lui demandait de rester quelques instants à la fenêtre, ils s'appuyèrent tous les deux sur la traverse... Elle regardait la rade à son tour et reconnut le *Brunswick*.



Et comme il lui demandait de rester quelques instants à la fenêtre, ils s'appuyèrent tous les deux sur la traverse...

— Votre bateau?

— Oui. Il faut que j'y retourne à cinq heures. Je dois y voir le commandant pour un ordre de service important. Je ne sais pas ce qu'il est, mais, par pressentiment, je le redoute.

— Comment? demanda-t-elle.

— Oui, je le redoute... Oh! vous vous étonnez de m'entendre parler ainsi. Ne vous méprenez point, amie, je n'ai pas peur des événements; j'ai l'appréhension soudaine de ce qui m'attend.

Elle se retourna, le regarda et dit :

— Voyons, je ne comprends pas... Asseyons-nous, nous serons mieux pour causer.

Et quand ils furent assis :

— Écoutez, amie, je vais vous parler comme à une sœur, comme à une femme que j'aime infiniment. Dans cette guerre il n'est qu'une chose que je redoute: ce n'est point le combat, ce n'est pas la mort, c'est un certain combat... J'ai été jadis trois mois seulement à bord d'un sous-marin. Je sais la vie de privations qu'on y vit, mais je la supporterais, n'était la tâche qui leur est maintenant assignée. Je vous l'ai dit autrefois, toute ma foi, mon idéal de marin sont

blesés par cette guerre-là. Si on me commande de la faire j'obéirai, mais ce sera à coup sûr les heures les plus affreuses de ma vie. Eh bien, j'ai le pressentiment que l'ordre qui m'attend, c'est l'ordre de m'embarquer à bord d'un sous-marin, et je suis malheureux, je suis bien malheureux.

Maria Lesser ne disait rien. Assise dans un fauteuil de cuir, elle l'écoutait, penchée, appuyée au bord du meuble, la tête reposant sur sa main. Elle était devenue un peu plus pâle, mais Levinski ne vit pas le léger frissonnement de son visage. Sa propre émotion était trop grande. Le cœur battant, il continua :

— Cette appréhension que je sens justifiée, cet événement imminent que je sens décisif pour ma vie m'ont jeté chez vous.

« A cinq heures j'apprendrai mon sort... mais d'ici là je veux vous dire une chose, amie, une chose que je n'aurais plus occasion de vous dire. L'émotion féconde les cœurs. La mienne m'a révélé combien je vous aime, combien je vous aime. Ne dites rien, ne protestez point. Laissez-moi vous parler comme les mots viennent, en désordre, spontanément. Il y a deux ans que je viens chez vous et je ne sais rien de plus de votre vie que le premier jour. Mais je sais que je vous aime et le passé m'importe peu. Je ne vous demande pas: Avez-vous toujours été libre? Je vous demande: L'êtes-vous?... Leserez-vous plus

tard quand le fracas de la guerre sera apaisé?... Écoutez-moi encore; la guerre finie, s'il est nécessaire, j'abandonnerai ma carrière. Je suis riche. Nous partirons... Nous voyagerons... Ou bien nous irons habiter là où il vous plaira. Ah! ne me dites pas non et taisez-vous plutôt que de prononcer un mot qui me désespérerait...

Maria Lesser demeurait toujours immobile et silencieuse, la tête appuyée sur la paume de la main, les doigts appliqués contre sa joue blanche. Elle regardait Levinski, d'un regard filtré à travers ses longs cils, regard dont le plus habile et le plus froid observateur n'eût pu saisir le sens. Y avait-il de l'étonnement, de la joie, de l'indifférence, dans ces yeux? On n'y lisait rien qu'une attention de tout l'être. Levinski reprit, d'une voix moins agitée :

— Sans doute me trouvez-vous déraisonnable... Je le suis s'il est vrai qu'il est déraisonnable d'aimer. Et quel moment j'ai choisi! n'est-ce pas... Aimer pendant la guerre. Quelle pitié!... La patrie me demande le sacrifice de toutes sensibilités, elle me demande le sacrifice de tout, elle me commande la haine... Voilà le cœur baigné d'amour et de sang. Les amou-

(1) Voici le résumé du précédent chapitre de ce roman que nous avons commencé dans notre numéro du 31 mars (n° 124). — Un sous-marin allemand, l'U-24, rentre à Kiel après une croisière au cours de laquelle il a coulé cinq navires alliés. Sur les quais du grand port de guerre, parmi les officiers de marine qui attendent l'U-24 et son commandant le capitaine von Hartig, d'origine prussienne, se trouve le lieutenant de vaisseau Levinski, d'origine polonoise, qui est embarqué à bord du cuirassé Brunswick. Le lieutenant Levinski apprend bientôt chez une jeune femme à qui il rend visite que la guerre sous-marine va être encore intensifiée. Et cette révélation, venant après une convocation urgente de ses chefs, ne laisse pas d'inquiéter quelque peu le jeune officier.

reux ne sont pas guerriers : ils voudraient l'universalité du bonheur... Vous m'écoutez sans répondre... Vous ne me comprenez pas... vous ne pouvez pas, vous ne voulez pas me comprendre?

Il se tut. Le soleil pénétrait par la fenêtre et tachait de lumière blonde le tapis usagé. Des poussières voletaient dans l'air : éternelle sarabande des atomes.

— Je vous comprends, dit enfin Maria Lesser. Une femme comprend toujours les mots que vous venez de dire, mais elle n'a pas toujours le droit de les entendre. L'honnêteté lui commande parfois de ne pas laisser d'illusion à qui les prononce.

— C'est assez... N'en dites pas plus... Votre réponse n'altérera pas mes sentiments. J'attendrai, si Dieu me prête vie, le temps qu'il faudra pour oublier ou être aimé. Me permettez-vous cependant de continuer de vous voir?

— Mais oui... mon ami... Il n'y a rien d'irréparable dans ce que je vous ai exprimé. La vie n'est pas aussi simple qu'on croit... Elle vous attache parfois avec des liens puissants et ce ne sont pas toujours ceux du cœur... Quant à votre avenir, espérez-en ce qu'un homme de votre âge, de votre qualité, de votre situation peut en attendre. Si vous étiez désigné pour la tâche que vous appréhendez, ne serait-ce point une occasion de vous distinguer, de gagner un rang que vous ne pourriez autrement atteindre?

— Je suis sans ambition.

— Songez aux hommes qui accomplissent cette même tâche sans grade, sans avantages, sans espoir. Puisez un peu de force dans l'idéal qui leur est cher.

— Leur idéal ne peut pas être le mien. Et d'ailleurs je n'ai plus qu'une pensée : vous... vous!... Jusqu'à présent j'étais demeuré silencieux... Oui, silencieusement, respectueusement je vous aimais... Jamais je n'ai cherché à pénétrer le mystère de votre passé ni celui de votre vie présente. Quand quelqu'un parlait de vous, je ne voulais rien entendre. Je voulais conserver votre image intacte en mon cœur, et si j'étais jaloux de tant de camarades qui venaient vous voir je me refusais à vous tacher d'un soupçon. Je vous ai tout dit... Nous n'en parlerons plus... La guerre finie, je quitterai cette carrière, je voyagerai ou je retournerai à Dantzig, dans la propriété que mon père possède dans le quartier polonais. Je vivrai de souvenirs. Et je tâcherai d'oublier... A bientôt!

Il s'était levé. Il était élégant et souple, dans son uniforme bien coupé. Son visage ouvert, franc, doux à cause de la forme des traits, était encore adouci par la mélancolie des yeux bleus. Elle lui répondit : « Au revoir ! » Il partit.

Quand il fut descendu, elle le regarda, par la fenêtre. Il marchait lentement, comme quelqu'un lourd de pensées.

— Cet homme-là m'aime, se dit-elle. Il m'aime beaucoup. C'est étrange...

Elle demeurait accoudée sur la barre d'appui de la fenêtre, le suivant des yeux. Il tourna la rue et elle ne le vit plus. Alors elle regarda son bateau, le *Brunswick* toujours immobile dans la rade, là-bas.

— Oui... C'est étrange, pensait-elle. Pauvre garçon ! Tant pis... Je ne puis pourtant pas.

Des pensées lui traversaient l'esprit sans ordre. Il semblait bien qu'elle luttait contre des sentiments divers. Elle devint un peu

pâle, eut un imperceptible haussement d'épaules et murmura :

— Je suis bête.

Puis elle s'assit près de la fenêtre, prit un livre qu'elle voulut lire ; mais elle ne le put. Ses yeux suivaient le texte, mais sa pensée lui échappait et sautait, comme un train d'enfant qui déraile. Elle tournait les pages et s'apercevait qu'elle ne les avait pas lues. Elle se leva, appela sa servante, se couvrit d'un manteau, mit son chapeau et sortit à son tour.

Non loin de chez elle, dans l'Adolfstrasse se trouvait la Kommandantur de la Marine. Elle pénétra dans une maison qui n'avait pas un aspect officiel, et située juste en face de ce bâtiment, monta jusqu'au deuxième étage, sonna et pénétra dans un vestibule où veillait un garçon de bureau.

Elle demanda si M. Richter était là et,



Maria Lesser demeurait toujours immobile et silencieuse, la tête appuyée sur la paume de la main.

bientôt, elle fut introduite auprès de lui.

— Ah ! Ah... vous voilà. Du nouveau ? fit-il. Eh bien, j'ai vu ce Levinski. Il n'a pas l'air en effet très soldat... ce monsieur.

— C'est à son sujet...

— Et qu'y a-t-il ?

— Savez-vous s'il va rester à bord du *Brunswick* ?

— Non point... J'ai donné quelques indications à son propos — et vous savez lesquelles, glapit-il d'un air entendu — qui ont fait adopter une décision à son égard qui lui sera notifiée avant peu. Cet officier n'aime point la guerre sous-marine. Eh bien, il apprendra à l'aimer en la faisant sous les ordres d'un chef énergique... De nouveaux sous-marins arrivent de Brême, il faut des équipages. Il a servi naguère à bord d'un sous-marin. La Kommandantur a pensé, sur mon inspiration, qu'il était très désigné pour l'un d'eux...

— Et cette nomination est signée ?

— Certes.

— Il n'y a point moyen de la différer ?

— Oh ! plus maintenant ! Et pourquoi ?

— Je vous l'aurais demandé comme un service.

— Ah... par Dieu !... vous êtes extraordinaires les femmes... Voilà des mois que ce Levinski va chez vous, vous me fournissez sur lui des renseignements qui le représen-

tent comme un assez mauvais esprit et, pour le moins, susceptibles de nuire à sa carrière... Aujourd'hui vous me demandez de le laisser dans le poste agréable qu'il occupe, sur un des plus beaux bateaux de l'Empire ! Extraordinaire... ah !... ah ! Extraordinaire !...

Le gros homme était empourpré, soufflait et son ventre ballottait à chacun de ces mouvements.

— Alors c'est impossible ?

— Oh ! absolument. Je regrette... J'ai oublié de vous prévenir tout à l'heure. Une femme hollandaise est descendue il y a huit jours du *Hansahotel*. Nous la surveillons. Si de votre côté...

— Bien !

Maria Lesser répondit par cette réplique brève et partit. Cependant Levinski avait gagné la rade. Il marcha sur les quais de

long en large en attendant le canot major qui à cinq heures amenait du monde à terre et en amenait du *Brunswick*. Sa visite l'avait attristé. Il pensait : « Je ne suis point aimé et sans doute ne le serai-je jamais de Maria... Elle n'est pas libre... Elle est à un autre... Elle est à un autre. » Il y a des idées qui font malet ce sont celles-là qu'on se verse au cœur, comme un corrosif, lorsqu'on n'a pas la force ou le courage de les chasser... « Elle est à un autre... » Il se répétait mentalement ces mots. Et il songea : « C'était donc là ma destinée. »

Il embarqua sur le canot major et rentra à bord où il trouva le pli que son camarade lui avait annoncé. Il était à l'en-tête officiel de la Kommandantur. Il l'ouvrit, tout ému. C'était un ordre de service : sa nomination comme lieutenant en second à bord d'un nouveau sous-marin. La nomination prévoyait un délai de quinze jours avant la prise de service...

Levinski ressentit une petite secousse dans tout le corps.

— C'est bien cela... Je ne m'étais pas trompé... Et qu'importe, après tout ? murmura-t-il.

Le commandant était sur la passerelle. Il alla le saluer, et se mit à ses ordres :

(A suivre.) GÉRARD BAUER.

SEMAINE DE GUERRE

Du 28 Mars au 2 Avril.

MERCREDI 28 MARS. — Des torpilleurs allemands lancent une soixantaine d'obus sur Dunkerque.

— Contre-attaque allemande repoussée à Maisons-Champagne.

JEUDI 29. — Près de Gaza, en Palestine, les Anglais font 600 prisonniers dont un général turc.

— Adresse des ouvriers russes invitant les Allemands à détrôner le kaiser.

— Les Anglais prennent Neuville-Bourjonval.

VENDREDI 30. — Les Anglais prennent Ruyaulcourt, Sorel-le-Grand et Fins.

— Le gouvernement provisoire russe proclame la liberté polonaise.

— Fin du procès Deperdussin aux Assises de la Seine.

SAMEDI 31. — Les Français avancent sur le plateau de Vreigny et les Anglais enlèvent plusieurs villages à l'ouest du Catelet.

DIMANCHE 1^{er} AVRIL. — Nouveaux progrès français au nord et au sud de l'Ailette. Avance anglaise vers Saint-Quentin et le Catelet.

— Le grand-duc Boris de Russie et sa mère, la grande-duchesse Maria Pawlowna sont arrêtés pour complot.

— Mort de M. Spiess, l'inventeur du dirigeable rigide.

LUNDI 2. — Le président Wilson lit son message au Congrès de Washington.

— Les Français rejettent les Allemands derrière Vauxaillon.

— Les Anglais prennent Francilly, Selency, Holnon, Villecholle, Bichecourt, Doignies, Ecoust-Saint Mein, Lonnerval, Moreuil et Croisilles.

MARDI 3. — Les Français débordent Saint-Quentin au sud-est.

— Les Anglais prennent Henin-sur-Cojeul, Maissemy et le bois de Ronsoy.

J'ai vu.

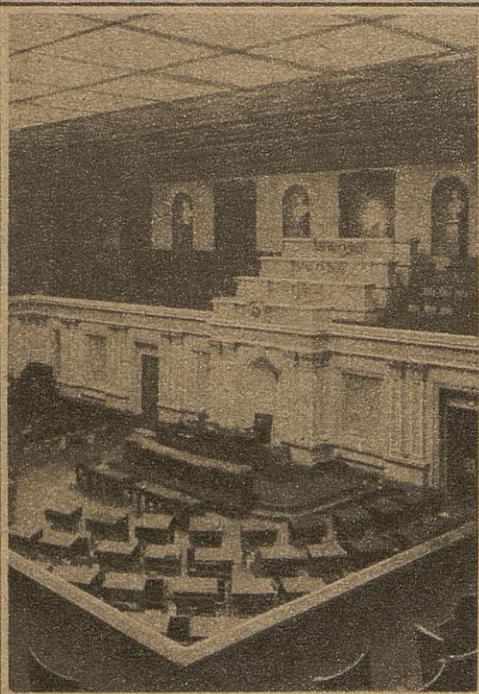
OU SE DÉROULA A WASHINGTON LA JOURNÉE DU 2 AVRIL 1917



Abraham Lincoln, un des apôtres de la liberté des peuples, à qui la France veut élever une statue.

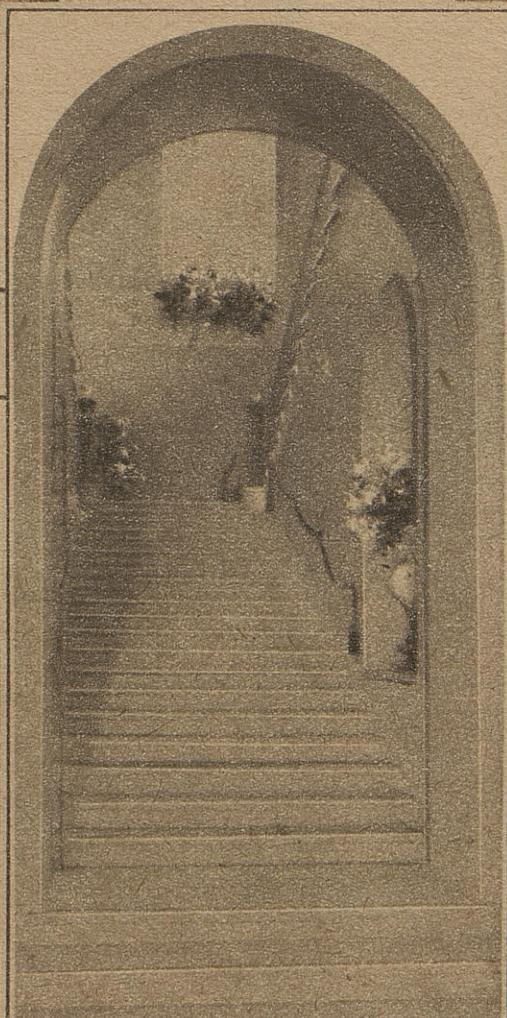
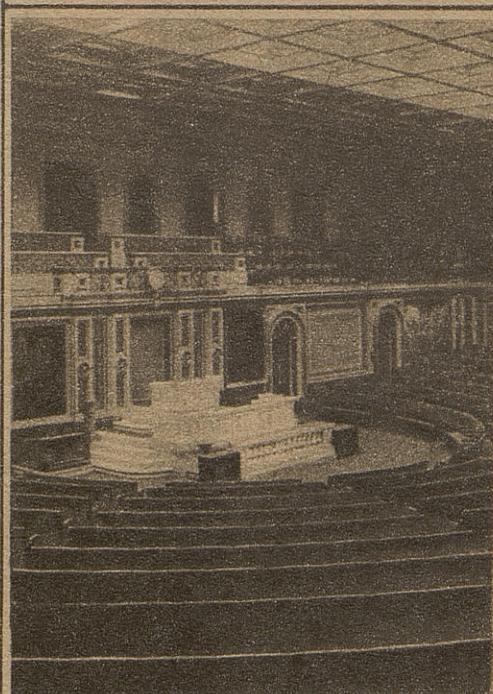
En haut : La galerie des statues au Capitole.

En bas : La salle du Sénat.



En haut : Un salon d'attente au Capitole.

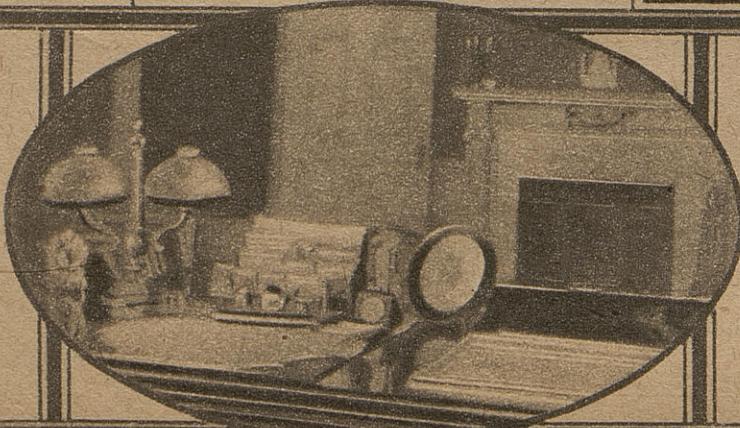
En bas : La salle du Congrès.



L'escalier de marbre à la Maison Blanche.

En bas : Le cabinet de travail de M. Wilson.

C'est dans la salle du Congrès au Palais du Capitole que le président de la République des États-Unis parut le 2 avril à 8 heures 30 du soir devant les délégués de tous les États confédérés. Après avoir gravi rapidement les quatre marches de marbre de la tribune, M. Wilson lut son message qu'il avait copié lui-même, sur sa propre machine à écrire, dans son cabinet de travail au palais



présidentiel de la Maison Blanche. Il était un peu plus pâle que d'habitude, mais sa voix ne trahit cependant aucune émotion. Lorsque le président eut parlé, tous les membres du Congrès se levèrent comme s'étaient levés les députés français le 4 août 1914 en entendant le même mot fatal, saluant d'une acclamation formidable l'entrée de la Nation dans la guerre qui doit libérer le monde entier.

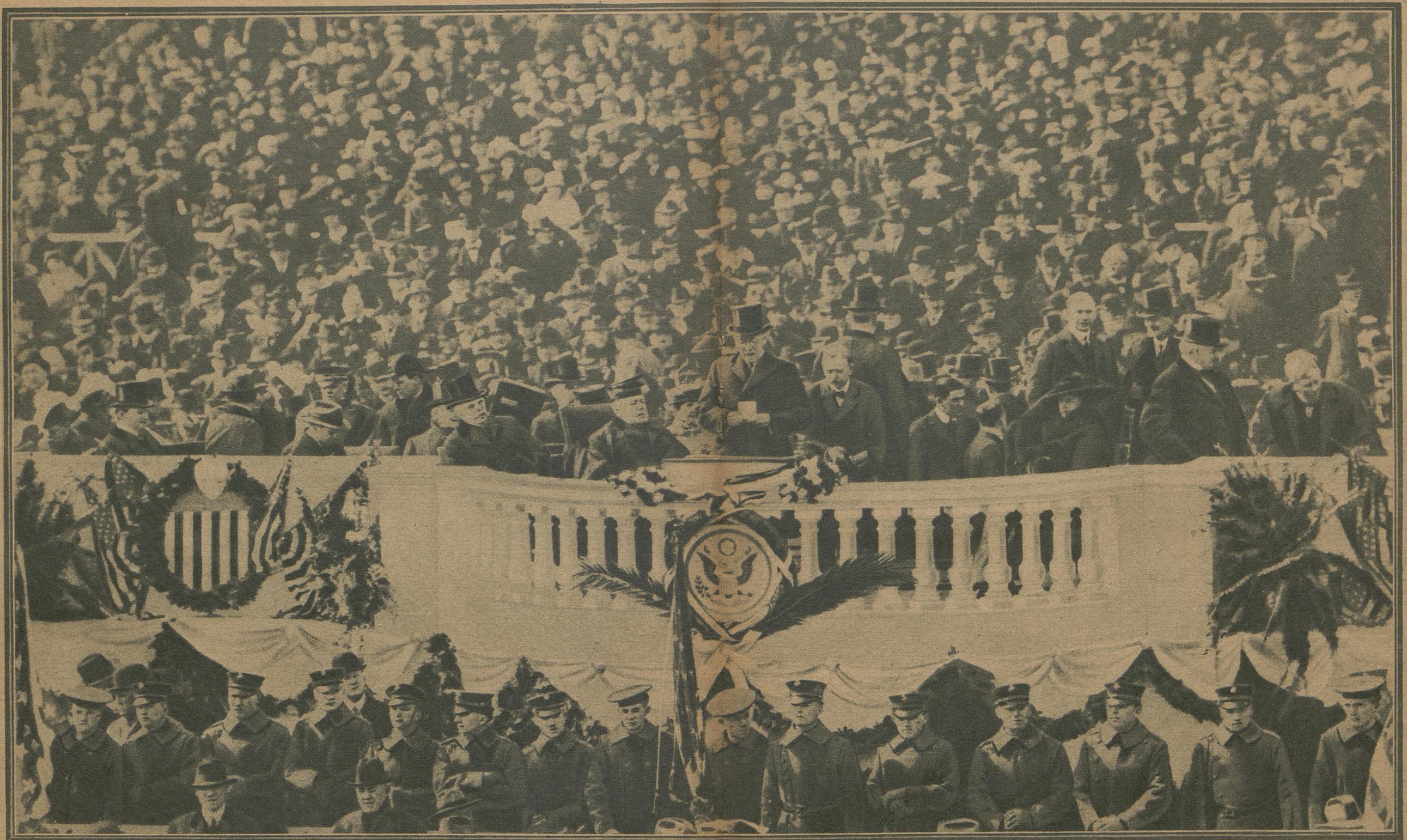
J'ai vu.



M. WILSON SE RENDANT DE LA MAISON BLANCHE AU CAPITOLE

Pour se rendre au Capitole, où M. Wilson devait prononcer son discours d'inauguration qui fut à la fois un exposé des nécessités présentes et un appel à l'avenir, le cortège présidentiel, encadré de cavaliers, suivit toutes les grandes artères de la capitale dont les

maisons étaient entièrement pavoisées tandis que la population formait une double haie. Notre photographie a été prise au moment où la voiture présidentielle, entourée de détectives surveillant les trop nombreux espions allemands, passait devant le ministère des Finances.



M. WILSON LISANT SON MESSAGE AU PEUPLE DES ÉTATS-UNIS, DEVANT LE CAPITOLE DE WASHINGTON, LE 5 MARS 1917

C'est le 5 mars que le président Wilson a inauguré officiellement, devant le Congrès de Washington, sa seconde présidence. Après la cérémonie du Sénat, le président se rendit sur la plate-

forme extérieure du palais du Congrès, où il s'adressa à une foule de plus de dix mille personnes. Lorsqu'il eut solennellement baisé la Bible, M. Wilson prononça l'admirable discours

où il proclama que les Américains sont les citoyens du monde fidèles aux principes de l'humanité libérée. Ces paroles, qui frappaient directement l'Allemagne, furent accueillies par d'indescrip-

tibles ovations qui devinrent même l'immense clameur de toute la population de Washington, soulevée déjà par cet unanime élan de patriotisme qui anime aujourd'hui le peuple américain tout entier.

J'ai vu.



Mrs Norman, que le président épousa l'an dernier.

QUELQUES INSTANTANÉS DU PRÉSIDENT WILSON

Voilà déchiré le voile qui semblait cacher la pensée du président Wilson. La lumière s'est levée sur la face du président, sur la netteté de sa parole, sur la volonté du peuple américain tout entier. Cet éducateur patient, cet idéologue pur, ce professeur, chrétien scrupuleux et prédicateur laïque, s'est montré indifférent à l'éloge et au blâme. On eût dit qu'il était sourd et aveugle. Et maintenant qu'il a parlé, son message apparaît comme un monument de la raison humaine et de foi dans les principes qui sont l'honneur de la civilisation.

Voilà déchiré le voile qui semblait cacher la pensée du président Wilson. La lumière s'est levée sur la face du président, sur la netteté de sa parole, sur la volonté du peuple américain tout entier. Cet éducateur patient, cet idéologue pur, ce professeur, chrétien scrupuleux et prédicateur laïque, s'est montré indifférent à l'éloge et au blâme. On eût dit qu'il était sourd et aveugle. Et maintenant qu'il a parlé, son message apparaît comme un monument de la raison humaine et de foi dans les principes qui sont l'honneur de la civilisation.

Fai vu



M. Robert Lansing.
(Affaires étrangères.)

M. Newton D. Baker.
(Guerre.)

M. W. Bauchop Wilson.
(Travail.)

M. David Houston.
(Agriculture.)

M. Franklin Knight Lane.
(Intérieur.)

M. W. C. Redfield.
(Commerce.)

M. Josephus Daniels.
(Marine.)

M. T. Watt Gregory.
(Justice.)

M. William Mc. Adoo.
(Finances.)

M. Albert S. Burleson.
(Postes.)

LES MEMBRES DU CONSEIL DES MINISTRES DE M. WILSON

Ce sont ces hommes qui par leurs conseils ont éclairé le président Wilson. Grâce à leur esprit de justice, — et on sait avec quelle impartialité M. Lansing, secrétaire aux Affaires étrangères, envisagea toujours

les problèmes que soulevait pour son pays la guerre mondiale — M. Wilson a pu dire à ce peuple américain si épris de pacifisme que les Etats-Unis donneront tout pour que le monde puisse respirer.

URODONAL

pour le front



Dans toute cantine d'officier, dans tout sac de soldat, doit se trouver un flacon d'URODONAL.

- Rhumatismes
- Goutte
- Gravelle
- Artério-Sclérose
- Aigreurs

Communica-tions : Académ. de Médecine (10 novem. 1906) Acad. des Sciences (14 décem. 1908).

Etab. Chatelain, 2 bis, rue Valenciennes, Paris, et 11es phar. Le flacon franco 7.20 ; les 3 flacons, 1co 20 frs. Envoi sur le front.

L'URODONAL réalise une véritable saignée urique (acide urique, urates et oxalates).

— Mairaines ! n'oubliez pas de joindre à tous vos envois sur le front, un flacon d'URODONAL.

L'OPINION MEDICALE :

• L'Urodonal n'est pas seulement le dissolvant le plus énergique de l'acide urique actuellement connu puisqu'il est 37 fois plus puissant que la lithine, il agit en outre préventivement sur sa formation s'opposant à sa production exagérée et à son accumulation dans les tissus péri-articulaires et dans les jointures. •

D^r P. SUARD, Ancien Professeur agrégé aux Ecoles de Médecine Navales, ancien Médecin des Hôpitaux.

Globéol

donne de la force

- Neurasthénie
- Tuberculose
- Convalescence
- Anémie

Augmente la qualité et la quantité des globules rouges.

Reminéralise les tissus.

La cure de GLOBÉOL augmente la force nerveuse et rend aux nerfs rajeunis toute leur énergie, leur souplesse et leur vigueur.



Etab. Chatelain, 2, Valenciennes, Paris, et 11es phar. Le flacon, 1co, 7.20 les 3 (co 20 fr. Brochure explicative sur demande.

L'OPINION MEDICALE :

« Je puis vous assurer que j'ai eu de bons résultats avec le Globéol. Grâce à une diététique appropriée, ce remède est bien toléré dans les anémies, même par les malades les plus récalcitrants ; il triomphe de la faiblesse, redonne de l'appétit et fait disparaître les palpitations »

D^r Comm. Giuseppe BOTTALICO, à Bari.

« Je dois vous déclarer que votre Globéol est un excellent reconstituant et sans aucun doute il est plus efficace que toutes les autres préparations de ce genre. »

Docteur BELLONI TEMISTOCLE, Santa Sofia (Florence).

J'ai vu.

L'AVANCE FRANÇAISE. — DANS NOYON RECONQUIS, LE PRÉSIDENT POINCARÉ DÉCORE SUR LE FRONT DES TROUPES LE COMMANDANT FÉQUANT, CHEF DES ESCADRILLES DE LA SOMME.



POUR CÉLÉBRER L'ÉMANCIPATION DU PEUPLE RUSSE

Vue générale du gymnase Jean-Jaurès pendant le meeting



M. Aulard à la tribune; à sa droite, M. Berard; à sa gauche, M. Basch.

Le dimanche 1^{er} avril, une grandiose manifestation eut lieu à Paris en l'honneur de l'émancipation du peuple russe. Plus de cinq mille personnes avaient envahi le gymnase de l'avenue Jean-Jaurès pour entendre le ministre d'État belge Vandervelde, MM. Aulard,

V. Berard, Basch et Mme Séverine qui célébrèrent la Révolution et ceux qui la provoquèrent.



CURE D'EMBOUPONT

REPRISE ASSURÉE DE 2 à 5 K^g PAR MOIS AVEC LE

"MARALIMENT"

(POTAGES ET GROSQUETTES AUX ALGUES MARINES.)

GRATIS METHODE ET PREUVES, ÉCRIRE

LABORATOIRE MARIN

ENGHIEN-LES-BAINS (S&O)

DÉPÔT POUR PARIS, 59 RUE DE MAUBEUGE, 14^e



Pour paraître prochainement :

VICTOR BREYER

LES FLANDRES EN KHAKI

Notes d'un interprète français à l'armée britannique.

Préface de Ch. FAROUX

Un volume in-16. 2 francs.

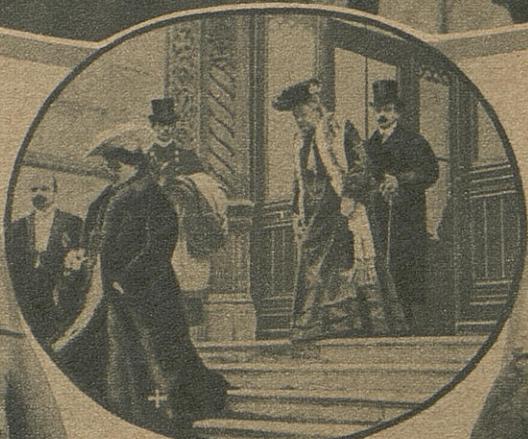
L'ÉDITION FRANÇAISE ILLUSTRÉE, 30, rue de Provence, Paris.



Le premier détachement de l'Union des Villes arrivant au front avec les députés Itchas et Maklakoff



Les députés Maklakoff, leader des Cadets (à gauche) et Itchas (à droite).



La grande-duchesse Maria Pawlowna (+), sa dame d'honneur et le grand-duc Boris, son fils, sortant de l'église russe à Paris.



M. Rodzianko, président de la Douma (à droite) et le député Itchas (à gauche).



Le général Kornilov, commandant les troupes de Pétrograd.

M. Tchédzé, président du Comité des Ouvriers et Soldats.



Le grand-duc Boris.

TOUT LE PEUPLE RUSSE RESTE DRESSÉ CONTRE L'ALLEMAGNE

Dans son récent manifeste, le Comité des ouvriers et soldats a affirmé sa ferme résolution de ne jamais tendre la main au peuple allemand tant que celui-ci n'aura pas détrôné le kaiser, auteur responsable des maux qui déchirent l'humanité. Ainsi s'évanouissent les illusions des pangermanistes déchainés qui croyaient voir dans la

Révolution russe l'anéantissement de notre alliée orientale. Bien au contraire, le peuple russe reste uni derrière ceux qui l'ont rendu libre. Et tous les complots, comme celui de la grande-duchesse Maria Pawlowna et de son fils Boris, arrêtés parce qu'ils voulaient mettre le grand-duc Nicolas sur le trône, sont voués à un échec certain.

LE PÈRE CAYATTE ⁽¹⁾

A Poulbot.

Notre enfant s'appelait « Grand-Père », ou plus familièrement le « Petit Père Cayatte », parce qu'il avait les cheveux rouges, d'un beau rouge orangé, d'une pureté de ton admirable. Cette couleur, qui était celle de Poil de Carotte, devait, à l'image de ce jeune homme, le prédisposer à une égale philosophie intuitive. « Grand-Père » ne se préoccupait des causes que par simple politesse, mais l'intérêt qu'il portait aux effets de ces causes approchait de l'indiscrétion la plus insolente.

Nous l'avions rencontré en Lorraine, après le tragique combat de la ferme de Saint-Libaire. Il était sorti d'une ruine d'Harancourt. La teinte somptueuse de sa chevelure rebelle étincelait comme un appareil de signalisation dans les massifs d'un jardin pourtant fleuri de toute l'opulence des roses de Saâdi.

— Tu vas te faire repérer, dit un soldat.
— T'en fais pas pour le chapeau de la gamine, répondit l'enfant d'une voix grave.

L'homme regarda alors le moutard et l'escouade adopta ce gamin solennel que les 105 avaient épargné.

Il s'appelait Jean et il avait treize ans. On lui donna à « becqueter », selon sa propre expression.

Nous avions déjà vu bien des choses durant ce premier mois de guerre, et notre sensibilité s'était endormie au plus profond de nous-mêmes; mais, malgré tout, à la façon dont cet enfant mangea le riz et le singe que nous méprisions déjà, l'émotion nous saisit à la gorge. Ce détail nous ramenait à la réalité des pages d'histoire que nous allions écrire pour les générations futures.

On ne racontera jamais très bien cette guerre, parce que la mémoire garde mal les traces de cette vie intense, en somme inimaginable. Une éponge abolit les souffrances dès que le repos apparaît à l'horizon. Le tir de barrage le mieux réglé et le plus dru ne laisse qu'un souvenir imprécis chez ceux qui le traversèrent. L'essentiel est de le traverser.

Le spectacle du « Petit Père Cayatte », dévorant la nourriture avec une avidité de jeune chien, était amer.

— Qu'est-ce que c'est que cet enfant? demanda le commandant.

L'escouade ne voulait pas lâcher son protégé. On lui expliqua l'affaire.

— Gardez donc ce cherubin, dit-il, en attendant que je prenne des renseignements sur ses origines. Ma liaison en sera responsable.

Ainsi, le « Petit Père Cayatte » fut adopté par le 5^e bataillon du N^o régiment d'infanterie et par ainsi s'attacha à sa fortune. Le tailleur de la C. H. R. lui confectionna une tunique dans une capote; on lui donna un équipement à peu près neuf, un bidon, une musette; on l'arma d'un mousqueton de mitrailleur et d'une baïonnette courte. Avec son képi cassé, il nous rappelait l'allure des très jeunes chasseurs de Neuville. Notre gosse, ainsi paré, éblouissait et rendait le régiment sympathique durant les manœuvres, au cantonnement de repos.

La liaison s'en félicitait. « Ah! pauvre enfant! disaient les dames et les demoiselles, ah! ah! le pauvre enfant! » Grâce à quoi on



Gus Bofa. Pierre Mac Orlan.

invitait le « Petit Père Cayatte » à prendre un verre de bière et les hommes de liaison profitaient de la tournée.

A cette époque nous fumions le calumet de merisier dans un secteur tranquille. On préparait « en douce » l'assaut de Carency et « Grand-Père » venait parfois jusqu'au poste de commandement. C'est lui qui servait de truchement entre les villes où l'on trouve du tabac et le bled de première ligne que nous embellissions de notre présence.

Il vendait des cartes postales glacées représentant de jolies femmes souriant à des poilus frisés comme des moutons Louis XV; des pipes pleines de défauts astucieusement celés, du papier à lettre spongieux et les journaux.

mimiquement toutes les manies et traditions du régiment. Quand nos clairons, pavoisés de flammes couleur de ciel galonné de jonquille, sonnaient les huit refrains de la division, il devenait plus pâle, son nez se pinçait et la jugulaire de son képi flottait subitement le long de ses joues.

Une fois, un lieutenant le photographia à côté d'un de nos fanions de bataillon, un beau fanion de soie écarlate portant la croix de Lorraine brodée en or. Le gosse conserva précieusement cette photographie dans un portefeuille que nous lui avions fabriqué avec du drap de capote, rehaussé de deux grenades de laine rouge. Dans la journée, quand il était seul, il regardait cette image avec amour; mais, quand on le surprenait, il simulait des recherches dans toutes ses poches pour cacher sa confusion. Son âme sensible, à l'encontre des autres enfants, ne se révélait jamais.

Lorsque les hommes disaient: « Cette guerre ne finira plus », le « Petit Père Cayatte » répondait: « Bah! on est bien comme cela. »

Les hommes, en général, même les plus courageux et les mieux trempés ont pour le sang humain la répugnance instinctive que les bêtes elles-mêmes éprouvent pour le sang des bêtes de leur race. Notre enfant, comme d'ailleurs beaucoup de femmes également, n'éprouvait aucune gêne devant les blessures les plus démoralisantes. Il ne tombait jamais « dans les pommes », et son sommeil pur n'était troublé par aucune des scènes d'horreur que son destin, librement choisi, semaît chaque jour sur sa route.

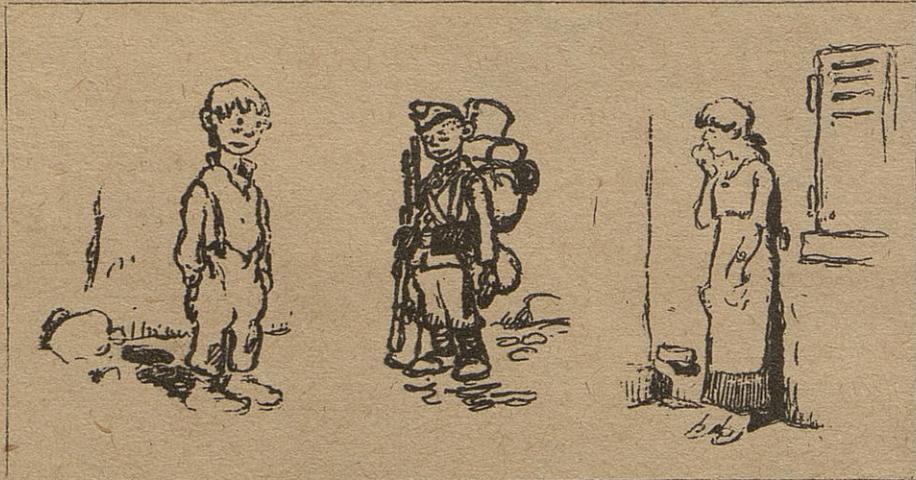
Je ne suis pas curieux outre mesure; toutefois, pour des quantités de bonnes raisons exceptées, je voudrais bien revoir dans une quinzaine d'années le « Petit Père Cayatte » qui, à cette époque, aura revêtu la robe virile.

Or, un beau jour d'avril, des « percos » ou décisions de cuisines roulantes ratifièrent les rumeurs persistantes d'une relève. Le fait se réalisa. Toute la clique en tête — tambours, clairons, trompettes, cors de chasse — et bataillon par bataillon le régiment, habillé de neuf, quitta l'Artois pour une destination inconnue.

Nous traversâmes des villages et des petites villes quêtes, des routes ourlées d'arbres fruitiers que le printemps fleurissait avec la délicatesse la plus exquise et la plus tendre. Le « Petit Père Cayatte » marchait avec nous, trotinant allégrement. Comme nous traversions encore un village de l'Oise et que les gens, secoués par la fanfare, se pressaient pour voir passer un régiment du front, une jolie jeune fille, de quinze à seize ans, avec des joues de porcelaine, très proprement vêtue, s'approcha des rangs et fit signe au « Petit Père Cayatte » de s'approcher. L'enfant vint à sa rencontre. Nous vîmes la jeune fille lui parler, puis prendre dans la poche de son tablier blanc un porte-monnaie qu'elle lui donna. Ensuite elle se pencha sur le gosse et l'embrassa une fois, deux fois.

Le « Petit Père Cayatte », sans remercier, se hâta de regagner la tête de la colonne. Il haletait un peu. Et, tandis que nous le blaguions légèrement, il dit: « C'en est une, une de l'Assistance publique. » Puis, tout d'un coup, sur la grand-route, il se mit à pleurer. C'est la seule fois que nous vîmes pleurer le « Petit Père Cayatte ».

PIERRE MAC ORLAN.



Il s'appelait « Grand-Père » ou plus familièrement le « Petit Père Cayatte ».

Le tailleur de la C. H. R. lui confectionna une tunique dans une capote.

Ensuite la jeune fille se pencha sur le gosse et l'embrassa une fois, deux fois.

Parfois il nous apportait la soupe, sa frêle silhouette émergeant d'une guirlande de bidons remplis. Alors, pour se reposer, il grillait une cigarette devant la porte de la cagna et nous donnait des tuyaux.

— Le train de combat du N^o bataillon embarque aujourd'hui.

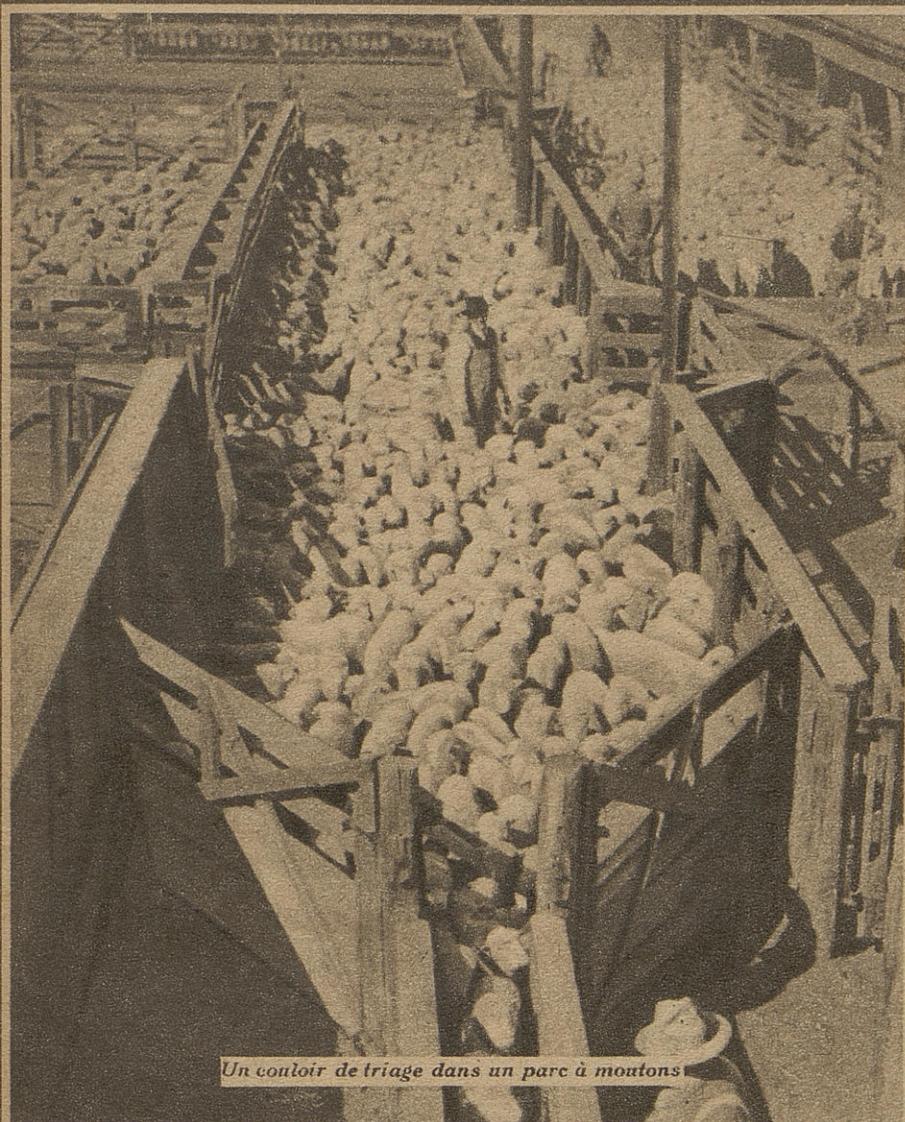
— T'en es sûr?
Il en était certain, et ses tuyaux étaient bons.

En général, le « Petit Père Cayatte » méprisait les autres enfants; il les appelait des « salés ». Leur parlait peu et les invitait péremptoirement à faire ses courses et ses menues corvées.

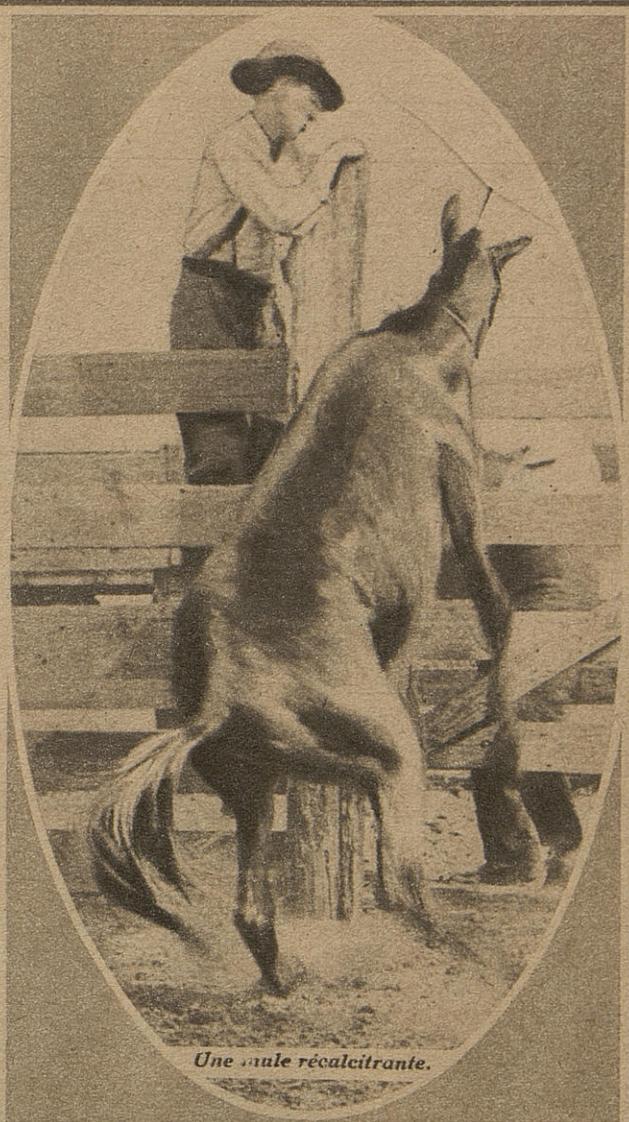
Il n'aimait ni les jeunes filles, ni les femmes à cause de ce sacré esprit d'ascendance qui les poussait à se donner pour lui des airs maternels déplacés.

Le « Petit Père Cayatte », à treize ans, pensait soldat et disait: « Moi, je suis dans le « biffe », mais quand j'aurai dix-sept ans, j'en reprendrai pour aller aux zouaves. » Il avait cependant de l'esprit de corps et connaissait

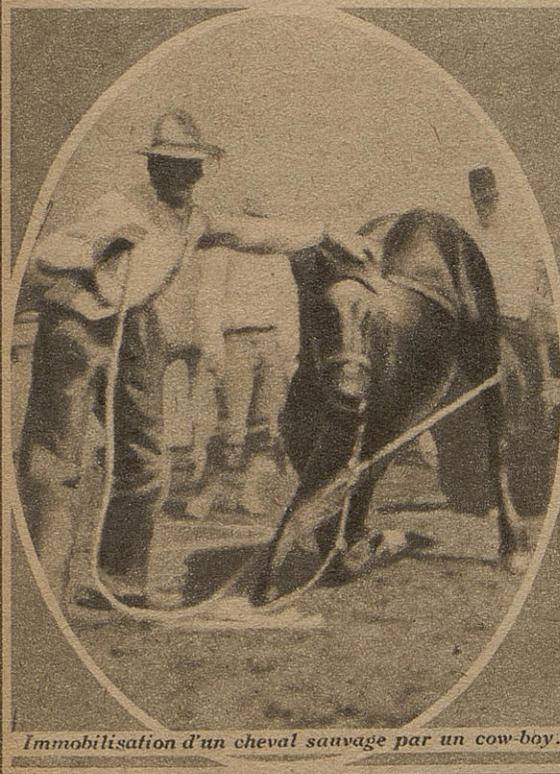
(1) Cette nouvelle est extraite d'un volume, *les Poissons morts*, dû à la collaboration de Pierre Mac Orlan, pour le texte, et de Gus Bofa pour les dessins.



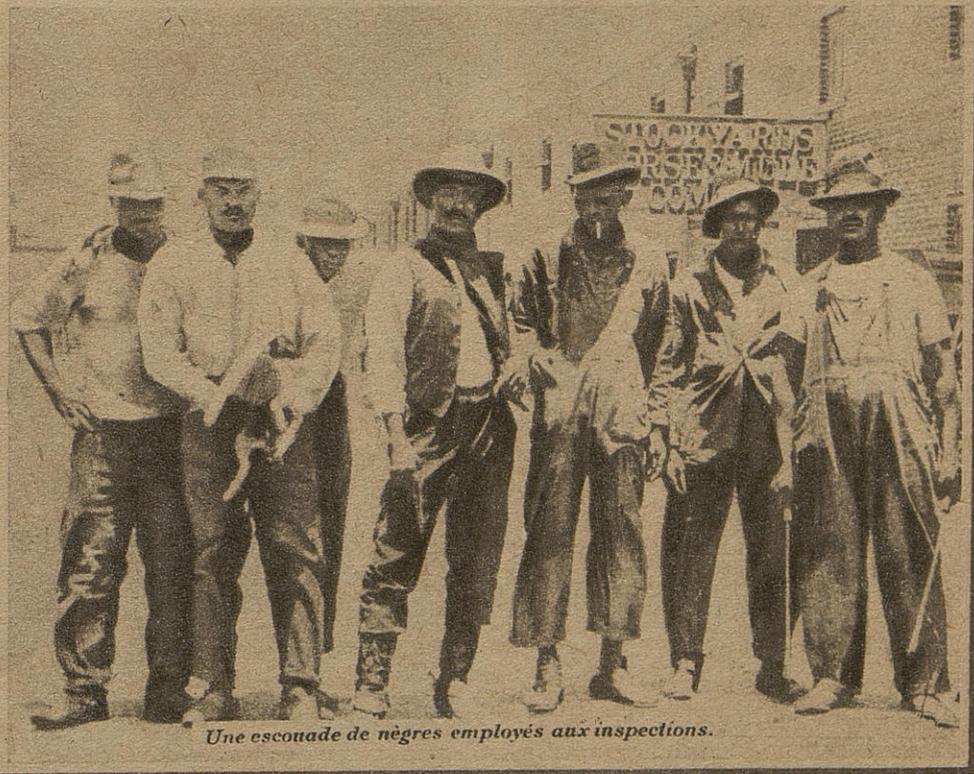
Un couloir de triage dans un parc à moutons



Une mule récalcitrante.



Immobilisation d'un cheval sauvage par un cow-boy.



Une escouade de nègres employés aux inspections.

AVEC SES MUNITIONS, L'AMÉRIQUE NOUS ENVOIE ENCORE SES CHEVAUX ET SES BESTIAUX

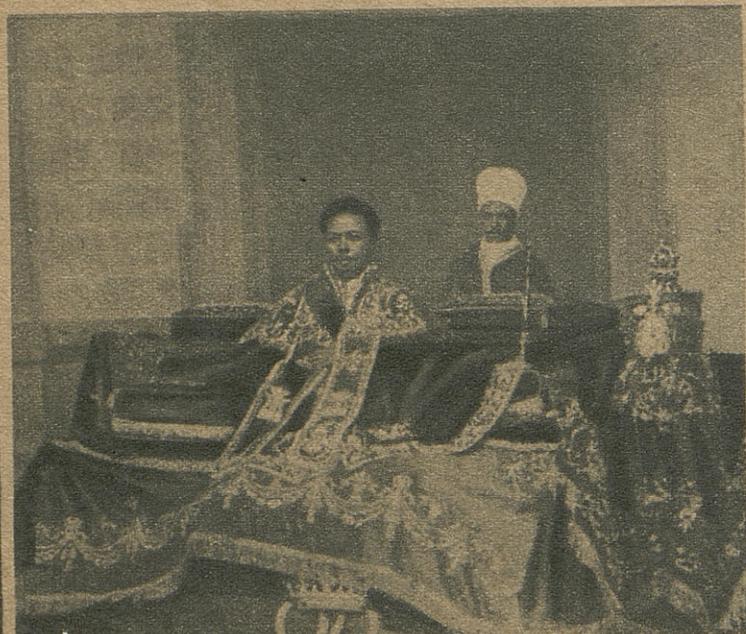
Si le blocus des sous-marins allemands avait été effectif et avait suspendu toute importation d'Amérique, nous aurions été terriblement gênés. Heureusement, le blocus est illusoire et, chaque jour, les grands ports de l'Entente reçoivent comme par le passé les transports des

Etats de l'Union. Ils nous apportent non seulement des munitions de guerre, mais encore des milliers et des milliers de chevaux pour la remonte de notre cavalerie, et pour notre alimentation des millions de barriques de conserves de mouton, de bœuf, de porc de grasse, etc.

AU COURONNEMENT DE L'IMPÉRATRICE D'ÉTHIOPIE



Les coureurs éthiopiens escortent le char de l'Impératrice.



Le prince héritier sur son trône.



Un groupe de musiciens et de chanteurs.



Les représentants des légations de l'Entente assistent au couronnement.

La nouvelle impératrice d'Éthiopie, Zéaditon, qui remplace le négus Lidje Iyasson détrôné, a été couronnée le 11 février. La cérémonie, qui revêt le caractère pompeux et anachronique spécial au peu-

ple abyssin, se déroula en présence des légations française, anglaise, italienne et russe. La nouvelle impératrice fut présentée aux acclamations du peuple sous le patronage des puissances de l'Entente.